Entretien avec Marc Ferro

3 octobre 2015 et décembre 2016

Alain Blum

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10062>

DOI : 10.4000/monderusse.10062

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2017

Pagination : 15-32

ISBN : 978-2-7132-2696-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Alain Blum, « Entretien avec Marc Ferro », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 58/1-2 | 2017, mis en ligne le 01 janvier 2019, Consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10062>

ENTRETIEN AVEC MARC FERRO

3 octobre 2015 et décembre 2016¹

Alain Blum (AB) : *Le début de la Première Guerre mondiale a été beaucoup commémoré. Devrait-on commémorer 1917, en débattre de la même manière ? De telles commémorations devraient-elles avoir la même importance que celles de 1914 ?*

Marc Ferro (MF) : Si l'on se place du point de vue de l'histoire des sociétés, on observe qu'on commémore volontiers tel grand événement dont on juge qu'il est un tournant, qu'après lui rien ne sera plus comme avant. Tel a été l'armistice de 1918, les vainqueurs ont cru qu'ils signaient la fin de toutes les guerres. Méprise inverse, au moins dans tout le monde occidental, avec la révolution iranienne. Qui donc a compris, en 1979, que la révolution iranienne était le détonateur de crises dont hériteraient tous les mondes de l'islam et bien d'autres, plus de trente-cinq ans après ?...

Trente-cinq ans après la révolution de 1917, soit durant les années 1950, quand l'URSS a soviétisé l'Europe de l'Est, il ne s'agissait plus vraiment d'appliquer le programme de la révolution de 1917. Cette soviétisation paraissait incarner l'aboutissement d'un idéal qui datait d'après 1789 et pouvait apparaître comme la nouvelle étape d'un projet des Lumières, celui de créer un « homme nouveau » dans une société qui ne connaîtrait ni injustices ni inégalités et respecterait les droits de l'homme. Il n'y a pas de doute, la révolution de 1917 a soulevé un espoir fantastique. Un mythe, un espoir qui n'ont pas eu d'égal dans l'histoire et qui s'écroulent avec la fin du régime soviétique en 1991.

AB : *Selon vous 1917 doit-il être commémoré comme un moment d'espoir ou comme l'événement qui conduisit au pire ?*

MF : Les deux, à condition de se placer à la fois à l'émergence de l'événement et après coup. Dans ses effets, vus du dedans ou vus du dehors... Ainsi, à son éclosion, la révolution de 1917, et celle de Février d'abord, a été vécue avec enthousiasme et le même Kerenskij, qui en a été l'incarnation et le plus efficace de ses acteurs, me disait, cinquante ans après, en 1966, que la chute du tsarisme avait été une

1. Cet entretien a été réalisé par Alain Blum, directeur de recherches à l'INED et directeur d'études à l'EHESS, Paris.

Marc Ferro, historien, directeur d'études à l'EHESS
(© Dominique Blum, 2015)

« catastrophe ». De façon voisine, lors de la chute du régime soviétique, le même Vladimir Putin, qui avait quitté le KGB en 1986 pour participer à la perestroïka aux côtés du maire réformateur de Leningrad, Sobčak, pouvait déclarer vingt-cinq ans plus tard que cette fin, souhaitée, avait été « la plus grande catastrophe du siècle ».

L'histoire ne cesse de ruser avec les événements qu'on suscite et peuvent s'y tromper aussi bien ceux qui les ont suscités que ceux qui les commémorent. Quand elle a éclaté, la révolution de 1917 fut considérée comme un moment d'espoir, au moins au sein du monde des révolutionnaires, socialistes ou non, pour qui, l'ouverture de la guerre avait détruit l'ouvrage de leur vie, Roger Martin du Gard par exemple. Cette révolution a éclaté en Russie, certes le pays dans lequel on l'attendait le moins, mais elle s'est révélée une révolution intégrale qui mettait fin, d'un coup, au tsarisme, au règne de la classe dirigeante, aux institutions d'ancien régime.

Il faut dire que, dès le début, la Russie soviétique a trompé le monde. Dans le livre que je viens d'écrire sur l'aveuglement², je montre des parcours d'aveuglement face à la réalité. Celui d'abord de la crédulité, partagée parmi les premiers militants étrangers à avoir visité la Russie, même par des gens des plus doués et des plus intelligents, comme Pierre Pascal, mais d'autres aussi, une crédulité qui leur faisait tout voir en beau. Face aux violences et excès qu'ils pouvaient observer de leurs yeux, ils se persuadaient sincèrement qu'il y avait certainement là une nécessité absolue à ce qu'ils fussent. Et lorsqu'un événement imprévisible se manifestait, le rapport Hruščev par exemple, seule la dénégaration permettait de faire disparaître la gêne que cela pouvait susciter.

Néanmoins, méprise après méprise, le sens de l'événement secrète un doute, puis un désaveu après l'excommunication de Tito, la répression de Budapest, puis Prague en 1968. Cela s'accompagne en France de la faillite du projet révolutionnaire au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Pour les mondes du travail, l'URSS n'est plus qu'un lointain parrain, ce n'est plus un modèle, et plus, non plus, un protecteur.

Edgar Morin a écrit un livre merveilleux, *Autocritique*³, où il explique comment il a essayé de ne pas nier cette réalité d'un côté et de ne pas pouvoir l'associer à sa légitimation de la révolution russe soviétique de l'autre.

AB : *Au-delà de la question des modes de pensée et de représentation, comment caractériser les effets de 1917 sur le temps long, en termes sociaux et politiques dans la Russie contemporaine et dans l'Europe et le monde en général ?*

MF : Il y a d'abord eu le choc qu'une révolution aboutisse, totalement. Cela n'avait pas été le cas de la Révolution de 1789. On retrouve les hommes de 1789 en 1830 et même en 1848 alors qu'en URSS on ne trouve pas de tsar après 1917-1918, pas plus que d'aristocrates, de nobles, etc. Il y a un changement social total, un changement de régime total, un changement économique quasi total. C'est bien une révolution, c'est la révolution la plus systématique de tous les temps. En Chine, la

2. *L'Aveuglement : une autre histoire de notre monde*, P. : Tallandier, 2015.

3. Edgar Morin, *Autocritique*, P. : R. Julliard, 1959 (1^{re} éd.).

révolution de 1949 a bien entendu été aussi une vraie révolution, mais les dirigeants communistes ont maintenu la bourgeoisie industrielle dans son statut. C'est donc bien l'exemple d'une révolution totale qui a fasciné et rend compte des tentatives de copies en Allemagne et en Hongrie en 1919 par exemple. À Cuba, en 1959, Fidel Castro n'est ni communiste ni marxiste. Il veut simplement mettre fin à la corruption, au règne de la pègre, à la prostitution qui règne sous l'égide de Batista. Par la lutte armée, sa petite troupe de *barbudos*, guitare au flanc, libère les villages, distribuant la terre aux pauvres et partis 200, ils arrivent 2 000, attrait irrésistible avec les jeunes et les filles derrière soi. L'enthousiasme est général, l'intelligentsia occidentale n'y a pas résisté...

AB : *Croyez-vous que cela joue encore aujourd'hui ? En Iran, en 1979, la révolution ne s'en est pas inspirée par exemple. Mais y a-t-il des cas récents d'inspiration face à cette révolution totale ?*

Réponse : L'Iran en 1979 n'a pas du tout été cela, mais aurait pu l'être s'il y avait eu une alliance entre le clergé chiite et le parti tudeh qui était presque communiste. Il croyait, comme en Occident, qu'il ramasserait la mise ayant accepté de prendre le pouvoir avec le clergé. Il y avait donc quelque chose de para-communiste sinon para-soviétique. Depuis, on ne trouve aucune révolution qui aurait eu des objectifs semblables. Il y a, il est vrai, le Pérou et le Chili.

Au Pérou, le Sendero Luminoso, le Sentier lumineux, avait un programme très inspiré de Moscou, mais pas totalement. Il se déclare maoïste et il déclare sa haine au « traître Deng Tsiao Ping », qui a instauré le libéralisme en économie, en exposant des chiens pendus dans les arbres, le sort qu'on prévoit pour ses semblables. Je me souviens être allé au Pérou à cette période du Sentier lumineux sans trop savoir ce que c'était, – d'ailleurs à l'époque personne ne savait ce que c'était –, et avoir vu moi-même dans la haute montagne, la nuit, d'immenses panneaux éclairés de flammes avec cette mention « à bas les traîtres albanais ». Le Sentier lumineux avait une idéologie qui se réclamait non pas des Russes mais plutôt des Chinois, mais il était quand même de la famille. Les Russes étaient déjà considérés comme ayant trahi la révolution mondiale, mais c'étaient eux qui l'avaient incarnée : quand on trahissait, c'est qu'on avait été auparavant un bon soldat. À Mao, le Sendero reprend le concept central de « guerre prolongée », dans les campagnes naturellement ; il a recours au concept du « poisson dans l'eau », tel Mao à Yenan et lui dans la région d'Ayacucho. Au trotskisme, il emprunte une certaine militarisation et un besoin d'action permanente pour que le climat de tension ne s'étiole pas. Mais surtout, élève de Mariátegui, le Sendero juge qu'une bureaucratie d'État doit prendre le pouvoir faute de l'existence d'une véritable bourgeoisie dans ce pays semi-colonial. Pourtant par sa pratique combinée du terrorisme et de la terreur, c'est au Cambodge de Pol Pot qu'il paraît le plus ressembler. Pour comprendre les formes de cette terreur, la référence est bien ici la révolution bolchevique : telle la Čeka, le Sendero ne juge pas, il frappe, comme disait Dzeržinskij, il s'agit d'une terreur qui n'est pas « aveugle mais fonctionnelle ». En 1992, Abemael Guzman, dit « camarade Gonzalo », ancien professeur de philosophie, a été arrêté par l'armée et

incarcéré dans une cage pour que le peuple ne soit plus en danger. Mais le mouvement mi-indien, mi-métis n'est pas mort pour autant.

Il reste que du Chili – où la CIA aide à un coup d'état militaire contre la démocratie d'Allende – à l'Afrique orientale, à l'Angola et au Moyen Orient, les États-Unis bloquent la montée révolutionnaire ressuscitée par la Tricontinentale. Pour suivre, l'URSS doit y consacrer la moitié de son budget. Bientôt, elle n'en peut plus. Comment prévenir une décomposition ?

AB *Croyez-vous a contrario que la révolution a pu avoir un effet négatif, que, face à la radicalisation de 1917 qui a conduit à Staline, elle a pu empêcher des mouvements révolutionnaires par crainte qu'une révolution conduise à une dictature ?*

MF : La peur de la contagion a eu lieu au Japon, dans l'entre-deux-guerres et surtout après la guerre mondiale. En France, en 1946, on était au bord d'un basculement, incarné par Marty, alors que Thorez était l'orthodoxie. Mais ce n'est sans doute pas cette peur de la contagion qui a interrompu le mouvement. 1946 est au contraire le moment où il y a eu le plus d'illusions sur l'URSS. Rappelez-vous le procès Kravtchenko : on ne voulait pas croire qu'il y avait eu des camps de concentration en URSS. On ne voulait pas le croire, et on avait de bons arguments pour cela. Le bon argument était le suivant : aucun des témoins qui attestaient de l'existence de ces camps ne pouvait, ne savait dire pourquoi il avait été mis dans un camp. De fait, il avait été mis dans un camp, non pas à titre individuel, mais à titre collectif au sein d'un groupe. Beaucoup ont écrit là-dessus, en France aussi (Alexis Berelowitch, Nicolas Werth, Alain Blum, etc.). Beaucoup ont donc montré que la déportation était souvent collective, que les gens étaient déportés sans pouvoir dire pourquoi. Cela était incompréhensible pour un occidental, qui pensait que cette personne avait probablement manifesté un jour en criant « À bas Staline ». Or non, il n'avait rien fait. Cela rendait ce qu'ils disaient incompréhensible ; la contagion était alors parfaitement possible à ce moment-là. Mais ce qui a arrêté en France la montée du parti communiste, ce n'est pas cela, c'est le fait que Thorez ait dit qu'il fallait arrêter une grève, que maintenant « notre devoir c'était la production ». Les ouvriers, qui croyaient qu'enfin on allait avoir un régime d'un type nouveau où eux-mêmes seraient libérés de certaines contraintes, ont été désespérés par cette déclaration.

AB *Que pensez-vous de l'héritage de la Russie de 1917 dans la Russie d'aujourd'hui ? Y a-t-il un système social encore en relation avec cet événement à la fois en termes de pensée et de pratiques politiques ? Peut-on dire que le système Poutine, la société russe contemporaine sont encore le résultat de 1917, qu'il reste quelque chose de 1917 dans la Russie d'aujourd'hui ?*

MF : Je vais écrire un petit livre bientôt, dont le titre pourrait être *Le Russe et son double*⁴. Il évoque mon expérience en Russie, en URSS, que beaucoup ont vécue, celle d'être confronté à des situations où les individus étaient doubles. D'un côté, il s'agissait de vrais Russes par leur sensibilité, ils portaient l'héritage de leur

4. Livre paru aujourd'hui sous le titre : *Les Russes : l'esprit d'un peuple*, P. : Tallandier, 2017.

littérature, etc. ; de l'autre, ils étaient devenus soviétiques dans certaines situations, quand ils devaient contrôler leur comportement. Je crois que tous ceux qui ont été en URSS avant la perestroïka ont vécu plus ou moins ce que certains qualifient de schizophrénie et que j'appelle plutôt une dualité liée à l'histoire.

Le tout est de savoir si ce type de dédoublement a survécu, car c'est cette dualité qui m'a frappé le plus dans la vie soviétique. En voici deux exemples dont j'ai été témoin. J'étais à Leningrad lors de ma première mission en URSS, en 1963. J'allais à Moscou, mais mon avion avait été détourné en raison d'une tempête. Un monsieur m'y attend, que j'ai appelé mon Sputnik, il m'accompagnait partout. Il était très gentil, il s'appelait Sokolov. Il me conduit au restaurant de l'hôtel, le meilleur hôtel de Leningrad, l'Astoria. Je me retrouve à une table où il y avait déjà quelqu'un, comme c'est l'usage en Russie de partager une table. Ce monsieur, que je ne connaissais pas, est en face de moi. Il s'agissait d'un officier de la marine marchande, cela se voyait à son uniforme. J'avais alors 38 ans et lui en avait environ 50-55. On engage la conversation, que faites-vous en URSS ? Ah oui, intéressant. Vous faites un doctorat ? Sur quoi ? Sur la Russie, ah oui, intéressant, très intéressant... Nous prenons le café, puis il s'en va et en passant derrière moi, il me caresse la nuque, comme ça, et me dit, « pauvre petit ». On voit très bien qu'il s'est passé quelque chose et ce quelque chose c'est cela.

La même semaine, par un pur hasard, il y avait un colloque à Leningrad sur la Russie, donc mon Sputnik, qui était très attentif et très gentil, m'y conduit. J'y rencontre deux personnes qui avaient écrit un article que j'avais lu et pour cause : j'avais écrit un article sur le 27 février 1917 et eux-mêmes avaient écrit un peu sur cela, auparavant. Lui s'appelait Škaratan, il était sociologue, l'autre était historien et s'appelait Liborov. Eux deux avaient écrit sur la révolution de Février ; nous sympathisons et je rencontre avec eux la femme de Škaratan, nous sommes devenus très vite amis, comme cela arrive en Russie, en URSS. On y devient assez vite amis, plus vite que dans d'autres pays. Nous déjeunons et au deuxième ou troisième repas, Škaratan me dit, « Marc, vous savez, moi je ne ferai plus d'histoire parce que l'histoire n'est pas vraiment une science ; je vais faire de la sociologie ». Sa petite épouse malicieuse me dit, « il dit que ce n'est pas sûr, mais ce n'est pas sûr pour sa sécurité ». L'un camouflait donc son changement d'identité sous un habit scientifique et sa petite épouse malicieuse disait la vérité. Cela faisait déjà deux choses qui allaient dans ce sens de la dualité. J'en raconte une troisième et je m'arrête sur cela. Les époux Škaratan m'ont fait connaître une professeure de français russe, donc soviétique, qui vivait dans un appartement d'avant 1917, un appartement qui était partagé, dans lequel elle avait obtenu deux pièces sur quatre, alors qu'au début elle n'en avait qu'une. Nous bavardons, elle me dit qu'elle enseigne le français, mais qu'elle prépare un doctorat. Elle me le dit en riant. Je lui demande sur quoi : « sur la cuisine en France », me dit-elle. « Ah bon, sur la cuisine en France ? Vous vous intéressez à la cuisine ? ». « Ah non, pas du tout, mais pour pouvoir m'informer, seul *Le Monde* a une chronique gastronomique. Donc, en disant que je prépare une thèse sur la cuisine j'ai pu être abonnée au *Monde* alors que personne ne peut lire ce journal ». On sympathise. Elle me dit que dans 15 jours, c'est l'anniversaire de la

révolution d'Octobre, qu'elle a invité un ami et elle m'invite aussi. Je ne comprends pas qu'elle veuille commémorer la révolution d'Octobre. Peut-être est-ce comme dans l'Allemagne nazie, où, si l'on ne mettait pas de drapeaux le jour de l'anniversaire du Führer, on était fusillé. C'était mon hypothèse. Le jour venu, l'invité arrive. Il avait 60-65 ans, une pelisse qui sentait les égouts à 10 km, il était sale, hirsute, pas coiffé, horrible, horrible, un mendiant comme seul un Russe peut être un mendiant. Ce n'était pas possible. Elle l'avait invité à déjeuner et ils parlent tous les deux. Je ne comprenais pas grand-chose, parce que je ne parle pas suffisamment bien le russe pour suivre une telle conversation. Je l'observe et m'aperçois qu'il a les ongles propres. Cela m'a un peu surpris, je ne dis rien bien évidemment. Il s'en va et cette collègue donc, professeure de français dans un lycée russe, me dit : « Vous voyez ce monsieur, tous les 6 novembre, il se déguise en mendiant, il va devant une église ou devant un bâtiment officiel avec une pancarte sur laquelle est écrit : « Voyez ce que le régime soviétique a fait d'un ancien professeur à l'université de Kazan' ». Il fait cela tous les ans, le lendemain il retire sa pancarte, il se rase, s'habille normalement.

Cette dualité de comportement qui est présente dans ces exemples est stupéfiante.

AB : *Revenons à 1917. N'est-ce plus qu'un événement historique qui n'a plus de présence dans le présent ?*

MF : La révolution russe reste une révolution totale. On y a vu une révolution du socialisme, or, elle n'a pas été une révolution du socialisme, elle était perçue comme une révolution qui gagnerait le monde, elle a failli gagner dans l'après-guerre jusqu'en Angola, en Érythrée, en Somalie, au Pérou, en Colombie, puis elle a reflué. Elle a donc, je crois, encore une longue histoire devant elle. En revanche, le statut dont on a défini le régime soviétique, mais pas la révolution elle-même, a vraiment changé. Le concept de totalitarisme a tout envahi et on a cru que définir un régime par le fait qu'il y a un parti unique était la clé des clés permettant de tout comprendre. Léonard Shapiro a poussé très loin ce raisonnement, il a bien montré comment ce régime a éliminé tous les partis, est devenu le parti unique et, à ce moment-là, le totalitarisme est né. Puis l'école totalitaire a, pour ajouter au discrédit du régime communiste, comparé le régime stalinien au régime hitlérien pour montrer que tant le nazisme que le communisme étaient des régimes cruels et intolérables. Cette dictature du totalitarisme ne m'a jamais plu comme principe global d'explication de cette révolution. Cela m'a semblé utile sans doute, comme hypothèse de travail. C'est vrai, les résultats ont été les mêmes pour le goulag ou les camps d'extermination ; ce n'est pas tout à fait la même chose, mais ils ont fait à peu près autant de morts ; il fallait comparer le KGB et la Gestapo, établir un catalogue de similitudes. Mais cela ne voulait pas dire que le totalitarisme était la clé du régime. Tout mon travail n'a pas consisté à démolir cette thèse ; ce n'est pas vrai, je le jure. En revanche, il a montré que le totalitarisme n'est pas du tout la clé qui permet de comprendre le développement du régime soviétique. Mon premier argument un peu opératoire est le suivant : le régime soviétique avait un parti qui, au moment de la perestroïka, comptait plus de 19 millions de membres environ. On voit difficilement alors comment il peut y avoir uniformité des situations, comme ce serait le cas dans un

régime totalitaire, où tout fonctionnerait à la baguette. Il est vrai que, lorsqu'on avait décidé de la construction d'une centrale nucléaire ou du détournement d'un fleuve en URSS, se créaient alors dix instituts du détournement des fleuves, qui se disputaient le droit de discuter de détourner l'Ob ou l'Enisej. Ils étaient tous communistes, il y avait donc des conflits internes au système, qui rendent compte aussi de sa paralysie et de sa faillite autant que le concept de totalitarisme. Ce n'est pas le seul problème qui affaiblit le primat accordé à l'argumentaire totalitariste: intervient aussi le changement, avec le temps, dans la structure sociale de l'appareil d'État, alors que le cadre politique reste le même jusqu'aux années 1980.

AB : *Revenons à votre œuvre sur la révolution de 1917. Dans quelle mesure estimez-vous en avoir renouvelé l'analyse ?*

MF : À l'origine, je devais étudier les réactions de l'opinion publique devant cette révolution, pour autant qu'ayant enseigné huit ans en Algérie, j'avais été témoin de l'aveuglement qui régnait en métropole sur la situation dans ce pays, et qu'il m'intéressait de me poser cette question s'agissant de la Russie en 1917. Au préalable, il me fallait évidemment mieux connaître cette révolution.

Or à cette date, 1960, les questions qu'on se posait portaient sur la continuité, ou non, entre le régime stalinien et celui de Lenin, le degré de validité du totalitarisme. Les ouvrages de référence étaient ceux de Leonard Shapiro, Edward Carr, Bertram D. Wolfe, Oskar Anweiler ainsi que la grande histoire de la révolution par Léon Trockij, tous nécessaires pour essayer de « voir le vrai », à partir de ces interprétations. Viendront plus tard ceux de Krzysztof Pomian, François Furet, etc.

Mais au vrai, ce travail préliminaire a été, si j'ose dire, balayé lorsqu'aux archives de Leningrad, alors que j'attendais mes messages reflétant les réactions de l'Occident à la révolution, je reçus plusieurs caisses et sacs de télégrammes venus, eux, de Russie et qui avaient été adressés au soviet de Petrograd dès l'annonce de la chute du tsarisme. Paysans, soldats, ouvriers, ligues de femmes, allogènes y faisaient connaître leurs aspirations. En les confrontant aux programmes des partis, syndicats et autres instances du mouvement ouvrier, puis aux actes du régime institué en février 1917, je tenais entre mes mains le sort de la révolution. Et j'en saisisais la première analyse *from below*. À son terme, il apparaissait qu'Octobre était à la fois une deuxième révolution et un coup d'État mis sur pied par les bolcheviks.

Une première observation s'imposait : jusque-là, on considérait que le nouveau régime institué à la chute du tsarisme était un « double-pouvoir », — du soviet de Petrograd et du gouvernement provisoire — or il s'y opposa, de fait, une sorte de troisième pouvoir, autonome vis-à-vis des organes issus du mouvement ouvrier, ce réseau de comités d'usine et de comités de quartier ou autres qui concurrençaient le double pouvoir ou s'y opposaient pour autant que sa politique ne correspondait pas aux aspirations des classes populaires. Cette nébuleuse de pouvoirs se bolchevisa bientôt, de sorte qu'Octobre ne fut pas seulement un coup d'État bolchevik mais également une révolution populaire.

Par ailleurs, l'utilisation des sources d'origine cinématographique a permis de moduler de façon sensible l'approche du mouvement de la révolution. Mises en

série, par exemple, les manifestations sur la Perspective Nevskij, quartiers commerçants et petit-bourgeois, montrent que les rapports entre manifestants et habitants de ces quartiers se sont modifiés. Fin février et début mars, après les manifestations des femmes ouvrières, le public et les défilés sont mêlés sur la chaussée et les trottoirs. Ensuite, un mois ou deux après, les cortèges de manifestants défilent, —soldats, ligues de femmes réclamant des droits égaux, Ukrainiens, bundistes (socialistes juifs) et encore des soldats—, le public les accompagne en demeurant sur les trottoirs. Ensuite, à la fin du printemps, les défilés continuent avec le plus fréquemment des unités militaires, le public vaque désormais à ses occupations, il ne marche plus parallèlement aux cortèges. Enfin, dès juin, les manifestants sont protégés par un service d'ordre. S'annonce une rupture entre la bourgeoisie et les classes populaires.

En vérité, cette confrontation ne fait que confirmer la périodisation politique traditionnelle. Néanmoins, elle est révélatrice de quelques traits que la vulgate n'a pas mis en valeur. D'abord, qu'après le début de mars, les ouvriers sont absents de ces manifestations, ou quasiment, ce sont les soldats qui dominent. On ne voit les ouvriers — qui ont massivement fait grève et souvent la poursuite — qu'à la commémoration du 1^{er} mai, fête du travail, et ils ne sont pas sur la Nevskij mais au champ de Mars, comme les années précédentes. En province, Čeljabinsk par exemple, on y est avec femmes ou enfants, et on y est comme à une promenade, même si des banderoles revendiquent les huit heures, l'assemblée constituante, etc.

Sur la Nevskij, les ouvriers sont souvent absents parce qu'ils craignent qu'ayant quitté leur usine, des contingents armés ne viennent l'occuper. N'y en a-t-il pas venus du front qui protestent contre ces ouvriers qui revendiquent meilleurs salaires et huit heures alors qu'eux, dans les tranchées défendent le pays vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

AB : À propos de vos ouvrages, vous avez écrit *La révolution russe de 1917 en 1976, donc, aujourd'hui, 40 ans après ?*

MF : J'en ai fait un autre, *Des soviets au communisme bureaucratique*.

AB : Oui, mais si on prend *La révolution russe de 1917*, croyez-vous que vous l'éciriez différemment aujourd'hui ?

MF : Je l'ai réécrit différemment dans le petit livre *Des soviets au communisme bureaucratique*. J'ai formalisé dans ce livre ce qui était une juxtaposition d'analyses événementielles et d'analyses systématiques dans le livre précédent. J'avais donc écrit dans la préface que ces deux types d'histoire, c'était comme un couple, où les deux ne couchent pas dans le même lit. Il y avait des chapitres événementiels, la crise d'avril par exemple, et des chapitres structuraux, comme celui portant sur les aspirations de la société en 1917. J'ai eu beaucoup de mal à faire ce livre et ce double dispositif conduit à un livre qui n'est pas parfait. Je ne dis pas que j'ai fait des livres parfaits, mais la difficulté consistait à croiser les analyses, la chronologie et le récit. Si je devais déposer un de mes livres sur ma tombe, ce ne serait pas celui-là. Je ne sais pas lequel ce serait, mais pas celui-là.

D'une certaine façon, j'ai préféré la première partie parce que je n'y donnais pas la clé du régime bureaucratique, mais il y avait quelque chose de très nouveau : j'y confrontais les aspirations des ouvriers, des soldats, des paysans avec les programmes des partis et les premières décisions, les premiers discours. C'est sur cette première partie que j'ai été invité aux États-Unis par Richard Pipes, qui l'avait lu ou en avait entendu parler ; il m'a dit « voilà, c'est du nouveau ». C'est lui qui m'a habilité, ce ne sont pas mes petits amis français, à l'exception de Basile Kerblay. C'est d'abord Pipes, puis toute une équipe d'Américains qui m'ont apprécié, après avoir lu cette première partie et la seconde. Mon régime bureaucratique a été aussi l'objet d'autres invitations aux États-Unis, mais pas en France, jamais en France, parce qu'en France je ne chaussais pas les bottes du totalitarisme, ni pour m'éloigner de lui ni pour le critiquer. Ce n'était pas mon terrain, mon terrain c'était les archives. Je cherchais à comprendre les problèmes qui se posaient à la lecture des archives. Cela n'a pas marché de ce côté-ci de l'Atlantique, en France, où l'obsession du totalitarisme a totalement mobilisé ; en Amérique, cela n'était pas le cas. Il y avait toute une école, qu'on appelle révisionniste. Sheila Fitzpatrick était de celle-là. Elle était un peu trop procommuniste à mon avis mais, indépendamment de cela, on a trop identifié la lutte contre l'instrumentalisation du totalitarisme à une dérive ou un plaidoyer en faveur du régime soviétique. Cela s'est confondu et cela l'a défavorisée. Aux États-Unis, ils ont été moins « totalitarisme » que nous, parce qu'il n'y avait pas de parti communiste, alors que chez nous existait un parti communiste d'où venaient les pires totalitaristes, ceux qui avaient été communistes dans le passé. Je ne citerai pas leur nom parce que ce ne serait pas courtois et que certains étaient de mes amis.

C'est donc cela qui, en France et peut-être en Italie aussi, nous a arc-boutés sur la nécessité de partir du totalitarisme pour comprendre le régime soviétique.

Je crois que mon rôle précis, qui n'est pas totalement reconnu mais qui l'est quand même, a été de mettre à bas cette approche dans un de mes articles, « Y a-t-il trop de démocratie en URSS ? », article publié dans *les Annales*, en 1985. Je crois que mon rôle a été celui-ci. Aujourd'hui, il y a de nombreux livres sur la révolution et il arrive que j'aie le plaisir de voir que mes analyses, les aspirations des ouvriers, des paysans, etc., qui portaient sur 100 documents, 400 au plus, on les reprend avec des machines aux États-Unis, comme cette femme plus jeune que moi, qui a fait ce travail admirable, et qui, après avoir analysé bien plus de documents, écrit en conclusion qu'elle trouve les mêmes résultats que moi. Cela étayait non pas la méthode, mais la validité des résultats. Seule la méthode n'était pas totalement satisfaisante, à l'époque du quantitatif, mais aucune de mes conclusions, qui portaient sur les trois groupes sociaux, n'ont été infirmées.

Ce livre dure donc, d'une certaine façon. Après avoir fait ces deux livres, je croyais que je n'avais plus rien à dire et, d'une certaine façon, j'ai quitté l'URSS, je me suis occupé de cinéma, ou plutôt de l'analyse des films, et d'autre chose... Et puis, deux personnes sont venues me voir pour me dire : « le bon livre, ce n'est pas *La Révolution*, c'est *Des soviets au communisme bureaucratique* ». Ces deux personnes s'appelaient Marie-Hélène Mandrillon et Véronique Garros ; ce sont elles, qui m'ont dit qu'il fallait que je continue. C'est une des joies de la vie.

AB : *Vous avez évoqué Kerblay. A-t-il été votre enseignant ?*

MF : Non, pas mon professeur, il a été membre de mon jury. C'est lui qui a le mieux compris mon livre. Portal aussi l'a bien compris, mais quand j'ai soutenu ma thèse, Portal n'osait pas trop le dire, parce que j'avais tous les totalitaristes sur le dos, car je n'abordais pas la question du totalitarisme, je ne me demandais pas en quoi la révolution était ou non la source du totalitarisme. Portal était très prudent, l'histoire ne l'intéressait pas vraiment. Il était un très bon historien, mais il aimait le pouvoir. Son livre sur l'Ukraine n'est pas très bon, mais les autres le sont. Portal avait parfaitement compris le sens de ma thèse, Kerblay aussi, Kerblay avait bien compris, il m'a beaucoup aimé. Il signait des articles dans *L'Observateur*, sous un faux nom et il s'était fait jeter à cause de cela, il n'était pas assez antitotalitaire. Son faux nom, Ackerman, quelque chose comme cela, je ne sais plus, je ne savais pas que c'était lui au départ.

J'ai parlé de lui dans les *Cahiers du Monde russe*. J'y décris une séance du comité de rédaction : il voulait parler de la société et on lui répondait, « Quelle société ? Quelle société ? Il n'y a pas de société, il n'y a pas de société russe... » On avait des articles dans cette revue qui s'appelaient alors *Cahiers du monde russe et soviétique*, et pourtant il ne fallait pas que les Russes écrivent, car ils étaient antitotalitaires. Ils pouvaient écrire sur les glaciations en Caspienne. Un Soviétique pouvait écrire à ce sujet, mais dès que cela touchait à la société, la réponse était, « il n'y a plus de société, c'est un régime totalitaire ». Ils étaient tous pareils là-dessus, tous, tous, sauf Kerblay.

AB : *Oui, mais vous avez réussi à écrire à ce sujet.*

MF : En fait, je connaissais tout cela par l'Algérie. J'y avais fait un peu de politique avec les libéraux, les musulmans, les communistes et j'avais donc déjà une sensibilité sur la problématique, mais le totalitarisme n'était pas mon truc. En fait, ce n'est pas faux, c'est utile de s'en servir, mais ce n'est pas la clé de tout.

AB : *Qu'en a-t-il été, dans vos travaux, de l'apport des analyses sur le totalitarisme ?*

MF : Comme on sait, le terme avait d'abord été utilisé par Mussolini pour définir son régime, puis il a été repris par les nazis, mais le concept a connu son essor avec les analyses d'Hannah Arendt. Durant les discussions sur la définition du futur régime de l'Allemagne de l'Ouest, il a été défini qu'il devrait « ne pas être totalitaire, tels ceux de l'Allemagne nazie et de l'Union soviétique ». Ce parallèle est devenu une sorte de norme, qui accompagne depuis les études sur l'Allemagne et l'URSS.

Or, empiriquement, ce parallèle m'était apparu grâce à la lecture de l'ouvrage de Jan Valtin, *Sans patrie ni frontières* dont, dès 1961, Alain Besançon m'avait signalé l'intérêt. Ce témoignage effaçait les doutes que j'avais eus lors du procès Kravčenko, sur l'existence de camps de concentration en URSS et il faisait éclater la similitude des procédés criminels de la Gestapo et de la Čeka, devenue GPU. Il est sûr, qu'ensuite, d'autres similitudes entre les deux régimes parlaient d'évidence : le

rôle du parti unique, la disparition de toutes les libertés, le projet d'un homme nouveau, etc.

Bientôt, toutefois, l'instrumentalisation du concept me mit en garde contre sa fonction idéologique. En Allemagne, par exemple, pour innocenter la population de sa participation aux crimes commandités par le régime nazi, on suggéra qu'à l'origine, ils avaient été ordonnancés pour prévenir la contagion des horreurs que connaissait la Russie des soviets. D'autres voix faisaient également valoir qu'était européenne la tradition anti-juive, tout comme étaient européennes les pratiques racistes aux colonies ou l'apparition de théories eugénistes ; tout cela existait avant le nazisme. Cet argumentaire omettait de rappeler que les Allemands eux-mêmes avaient déjà pratiqué une politique d'extermination en Namibie, que les églises avaient réussi à en interrompre le développement en Tanganika, qu'il y avait eu des manifestations antisémites géantes en Allemagne même, à la même époque qu'en France à l'heure de l'affaire Dreyfus.

Or le bolchevisme n'y était pour rien.

Cette instrumentalisation du totalitarisme par la relativisation du passé allemand par sa contextualisation avait ainsi pour effet de faire du pays des soviets le seul foyer des grands crimes du siècle.

Par ailleurs, aux procès de Nuremberg, seuls les dirigeants nazis étaient passés en jugement, ce qui innocentait le reste de la population, d'autant que les victimes allemandes du nazisme n'avaient pas eu le droit à la parole, seulement les avocats de la défense.

De plus, l'argumentaire « totalitarisme » omet de prendre en compte des différences essentielles entre les deux régimes. En URSS, les victimes ont toutes été désignées à l'intérieur du pays : purges, exécutions, procès, massacres, famines, Goulag... En Allemagne, à part la nuit des longs couteaux qui frappa les SA (Sturmabteilung), les victimes ne sont pas, sauf les Juifs, des Allemands, mais des Polonais, des Russes, des Tsiganes, des Grecs, des Serbes, et leurs exécutions ont eu lieu, pour la grande majorité, hors des frontières de l'Allemagne. Le mythe d'un peuple innocent a pu ainsi, longtemps, se perpétuer.

En outre, on observe que c'est la victoire des Alliés qui a mis fin au régime nazi. Le peuple allemand n'y est pour rien, hormis quelques complots militaires, à l'heure de la défaite. Alors que le régime soviétique s'est détruit par la décomposition de ses modes de fonctionnement et a été sapé par la voix d'opposants, puis de dissidents, tous persécutés et châtiés, puis par l'alliance de dirigeants réformistes et d'informels critiques de tout, sauf ouvertement du régime. Rien de semblable en Allemagne.

AB : *Si vous aviez à réécrire aujourd'hui une histoire de la révolution de 1917, quels changements apporteriez-vous à celle que vous avez produite naguère ?*

MF : Cinquante ans après la publication de mon premier essai sur la révolution, six ans après le dernier, j'imagine que j'apporterai quelques aménagements aux dispositifs que j'ai mis en place, eu égard à différents travaux publiés en France, en Russie ou ailleurs.

La trame de l'approche « par en bas » a permis de dégager la genèse du régime qui a accompagné Octobre, mais il va de soi qu'aujourd'hui j'y apporterais des compléments. D'abord, je restituerais, élargi, le chapitre sur la part des femmes, qui figurait dans le tome II de 1976 et a disparu de l'édition de 1997. Ensuite, j'élargirais également l'ouverture sur les hommes de la révolution, ceux-ci ayant été, pour l'essentiel, perçus dans le cadre de leur action politique, alors que par la littérature, dissidente notamment, de Pasternak à Paustovskij et Solženicyn, la perception individuelle, personnelle des événements devrait être mieux prise en compte. L'ouvrage sur la naissance du régime, *Des soviets au communisme bureaucratique*, constitue bien la conclusion élargie à l'ouvrage sur la révolution de 1917. Or la fin de ce dernier aurait pu, de manière factuelle, être mieux déterminée ; il aurait pu et dû y être ajouté le sort des grands décrets, que la vulgate énonce comme l'acte de naissance du régime. Sur la prise du pouvoir, dépasser la dissolution *manu militari* de l'assemblée constituante et considérer que c'est la décision d'institutionnaliser les pouvoirs du parti bolchevik, qui constitue en 1919 le tournant politique de l'histoire de la révolution. Ouvrir plus largement sur les aléas du décret sur la terre et constater que le conflit entre le pouvoir et la paysannerie concurrence celui entre Rouges et Blancs ; mieux examiner, outre le sort du décret sur la paix, paix à tout prix, cette « trahison » du prolétariat allemand, que renouvelle le traité secret entre Lenin et les Allemands, en septembre 1918, avec la sauvegarde des vies de l'Impératrice et des filles du tsar. Enfin, les destinées du décret sur les nationalités avec les soubresauts que suscitent les affaires de Finlande, d'Ukraine et du Caucase et leur héritage... Mais n'est-ce pas là le début d'une autre histoire ?

AB : *Évoquons votre entretien avec l'un des acteurs majeurs de la révolution, Aleksandr Kerenskij. Avait-il la même vision que vous de la révolution ? Quelles questions lui avez-vous posées ?*

MF : Avec Kerenskij, j'étais très, très, armé, parce qu'il avait écrit deux livres, un qui était très bon, en anglais et un, une resucée, en français qui n'avait pas d'intérêt. Et Kerenskij était bien entendu au cœur de ma période. Je lui avais demandé un rendez-vous, il était en Angleterre, à Cambridge ou Oxford, je ne sais plus. J'y vais et il me reçoit très gentiment, une femme à son bras parce qu'il était aveugle et il me demande : « Pourquoi venez-vous me voir ? » Il parlait bien français.

Je lui réponds : « Voilà, je prépare un travail sur la révolution et il me semble que votre rôle n'a pas été équitablement apprécié », et c'était vrai.

Il me dit, « mais Monsieur, je n'ai rien à vous dire, j'ai tout écrit dans mes livres ».

« Non, vous n'avez pas tout écrit. »

« Mais si, j'ai tout écrit. Je suis ravi que vous veniez me saluer, je vous salue, j'aime beaucoup la France mais voyez, voulez-vous une tasse de thé ? »

5. Marc Ferro a rendu compte en détail de cet entretien dans son article publié dans la *Quinzaine littéraire*, 15 au 30 novembre 1966, article repris dans Marc Ferro, *La révolution de 1917*, Albin Michel, 1997.

« Non, je veux vous poser des questions. »

« Ah bon ? »

Il était un peu agacé que je m'obstine ainsi à vouloir lui poser des questions :

« Quelles questions ? »

« Dans le premier gouvernement, vous étiez avec Maklakov, Nekrasov et tous les trois étiez dans la même loge franc-maçonne. Quel était le rôle de la franc-maçonnerie ? »

Il me dit :

« Oh, monsieur, si vous venez pour me poser de telles questions, vous pouvez sortir, voici la porte » et il me pousse vers la porte. Puis il se calme et il me dit, bon entrez... J'ai pu alors dérouler mon catalogue de questions, il m'a dit des choses très, très intéressantes, que j'ai écrites ensuite, sur Kornilov, sur tout cela... Quand je suis sorti, il m'a dit « écoutez, chantons encore une fois le chant du départ, et, à son bras, j'ai chanté le chant du départ quand il m'a conduit à la gare, c'était très bouleversant ».

Du coup, un ou deux ans après, il est venu à Paris, je l'ai interviewé pour la radio et ces imbéciles, ils ont perdu les bobines, à moins que vous ne les retrouviez...

AB : *Avez-vous rencontré d'autres témoins directs de la révolution ?*

MF : J'ai vu aussi Molotov, un peu, qui ne répondait à rien, mais rien de rien ; c'était à la bibliothèque Lenin, il était là, comme toi. Il travaillait et, manifestement, je le dérangeais en venant le saluer. J'ai insisté, je lui ai demandé s'il se rappelait son rôle le 27 février puisqu'il figurait au comité provisoire exécutif du soviet de Petrograd... J'avais écrit en russe ma question, russe vérifié par quelqu'un pour qu'il n'y ait pas de faute... Je ne lui ai rien fait sortir, pas même un soupir. Il a effacé tout, il ne voulait pas reconnaître sa déchéance, à la fin il ne voulait pas revenir dessus.

Par contre, j'ai pu interroger bien plus longuement un témoin, anonyme il est vrai, et à Paris, Dominique, le patron du restaurant russe de la rue Brea. Me voyant lire un petit ouvrage du général Bublikov il me dit : « J'y étais. J'habitais Litejnyj prospekt, j'ai tout vu... » J'ai fait mon singe savant : « Ah oui, lui dis-je, et ils ont tourné à droite... »

« Ah vous alors, comment le savez-vous... ? »

Oui, ils tournaient ensuite pour aller sur la Nevskij... Il s'agissait des cortèges des premiers jours, le 24 ou le 25. Ensuite, chaque fois que je goûtais son excellente cuisine, nous nous remémorions les journées de février... Merci, cher Dominique.

Il y a eu surtout Hélène Miakotin-Kaplan. Elle n'était pas née en 1917, mais son père était membre d'un petit parti socialiste, de la droite des socialistes, les *trudoviki*. Il y avait un parti social populiste, il s'appelait ainsi, et il était membre de ce petit parti ; il avait dit quelque chose lors d'un meeting en 1917. Je l'ai reproduit dans mon livre, parce que c'était important et personne ne l'avait dit sauf lui : « comment trouver un argumentaire pour expliquer que les soviets étant la représentation politique de la classe ouvrière puissent parler au nom des autres groupes sociaux. Il y a là une contradiction ». Il s'est alors fait huer et ça s'est arrêté là, mais

il avait posé la bonne question. Ce n'est pas Hélène Kaplan qui me l'a raconté, elle ne le savait pas, mais elle était très imprégnée de la Russie. C'est pour cela que je lui ai dédié mon livre, c'est elle qui m'a fait sentir certaines choses sur la Russie, avant même que je n'y aille.

AB : *Les témoins ont donc orienté votre interprétation ?*

MF : Oui, sans aucun doute, ces trois-là. Beaucoup d'autres aussi étaient des « fils ou filles de », ils appréciaient que je regarde les soldats, les paysans et pas Lenin, Stalin, Trockij.

AB : *Quel sens peut avoir en 2017 la commémoration du centenaire de la révolution ?*

MF : Cette année 2016, on s'interroge à Moscou sur le sort qu'on réservera au souvenir de la révolution de 1917. La commémorera-t-on ? Une question déjà significative de l'embarras des dirigeants. Évoquera-t-on la chute du tsarisme, le retour de Lenin, l'insurrection d'Octobre, ou la dissolution de l'Assemblée constituante ? Quoiqu'il en soit, il s'agit d'un événement qui a perdu de sa présence, alors que la victoire de 1945 se substitue à lui comme le jour de gloire du régime.

Il est vrai également que la manipulation de l'histoire par la tradition bolchevique a doté l'appareil d'État soviétique d'un aveuglement programmé sur les événements de 1917 et, après, la disparition des principaux protagonistes a fini par rendre illisible cette période de l'histoire, sa reconstruction ne datant que de la perestroïka. Nous avons été témoins d'un moment où cette méconnaissance atteignait des profondeurs abyssales, c'était en 1970. Présentant un film sur Lenin⁶ – sacrilège – dans lequel figuraient Zinoviev, Trockij et Kamenev, le département des documentaires d'histoire, réuni en la circonstance, exigea, pour le diffuser à la télévision, vingt et une suppressions... « telles les 21 conditions », ai-je demandé goguenard...

Personne n'a compris qu'il s'agissait des 21 conditions prescrites par Lenin pour avoir le droit de créer un parti communiste. Aucun de ces « experts » ainsi convoqués n'avait entendu parler de cela, du Komintern...

Cette ignorance épaisse a laissé des traces avec cette réserve que cet appareil d'État a toutefois vu survivre en lui l'enseignement de Lenin telles des sourates, auxquelles Gorbatchev n'a cessé de faire appel, quitte d'ailleurs à en modifier le sens. En URSS, la dernière fois où j'ai entendu parler de la révolution, il s'agissait, en 1989, d'une conférence débat sur « l'actualité du léninisme », un thème qui était bien un aveu.

Quelques décennies plus tard, pour son centenaire, il est clair que (en 2017) commémorer la révolution, Février comme Octobre, présente une difficulté fondamentale. Comme le montre Emilia Koustova, « cette révolution incarne tout ce que les dirigeants abhorrent ; soulèvement contre un pouvoir jugé légitime, stabilité

6. *Lénine par Lénine*, réalisé par Pierre Samson en 1970.

et prospérité sacrifiées au nom des libertés démocratiques, éclatement territorial, affaiblissement de l'État »⁷.

Nul doute que c'est hors de Russie que la révolution de 1917 a gardé une part de son caractère magique. À mon souvenir, hors d'Europe, m'ont spontanément invité à parler de Lenin et de la révolution, à en montrer les images, les Panthères noires aux États-Unis, le Sentier lumineux au Pérou, les étudiants de Conakry, en Guinée, trois pays où des mouvements étaient en gestation pour procéder à un changement radical. On savait également qu'un soulèvement militaire avait eu lieu en république d'Argentine, à la suite de la projection du *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein.

Deux traits, ici ou ailleurs, concernaient ces populations liées, de fait, à l'action de Lenin, autant ou plus qu'au processus même de 1917 : la technique du coup d'État, telle que l'avait analysée Curzio Malaparte et le programme postrévolutionnaire, tel que Lenin l'avait imaginé dans *l'État et la révolution*, qui, en Occident a toujours fasciné les révolutionnaires.

Ce texte programmatif la disparition de l'État, cet « État au service des classes dirigeantes » et responsable des guerres, des abus de la colonisation, le caractère protecteur de l'État n'étant plus pris en compte, alors que commençait à le représenter un nombre croissant de fonctionnaires.

L'histoire a montré ce qu'il en a été, en Union soviétique, de ce projet qui a illuminé l'action de tous ceux, ici ou ailleurs, qui en sont demeurés nourris. Si on prend la peine d'établir un parallèle entre la doctrine *avant* Octobre avec les thèses d'avril et les pratiques *après* Octobre, on constate que la thèse de la suppression de la police s'est soldée par la création de la Čeka en décembre 1917 et celle de la suppression de l'armée par la création de l'Armée rouge en mars 1918. Si on prend l'autodétermination des nations, elle a été reconnue à la Finlande, mais rejetée ou combattue ailleurs. Quant à la thèse de tout le pouvoir aux Soviets, Lenin lui a opposé le retour nécessaire de l'obéissance à une *volonté unique* dans l'État en 1919⁸.

Exemple inégalé d'une pratique qui renie sa propre doctrine et ses promesses.

Au nom de la nécessité, ce cas n'a-t-il pas connu depuis toute une série de situations similaires ailleurs, voire en Russie, par Vladimir Putin ? Il demeure que si la faillite d'une des variables du projet socialiste a rendu orphelins ou intellectuellement stériles, bon nombre de ses chantres, les idéaux qui les ont mobilisés sont loin d'avoir été honorés, ici ou ailleurs, et ceux qui combattent pour leur accomplissement sont toujours là.

alain.blum@chess.fr

7. Voir l'article d'Emilia Koustova, paru depuis « Qui veut encore célébrer 1917 ? », *L'histoire*, numéro spécial « Les révolutions russes : Février-Octobre 1917 », n° 432, 2017.

8. « La révolution vient de briser les plus anciennes, les plus solides et les plus lourdes chaînes imposées aux masses par le régime de la trique. C'était hier. Mais aujourd'hui, la même révolution exige, justement dans l'intérêt du socialisme, que les masses obéissent sans réserve à la *volonté unique* (*edinaja volja*) des dirigeants du travail ». Lenin, « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », *Pravda*, 28 avril 1918.

Travaux de Marc Ferro sur la Russie et l'URSS :

La révolution russe de 1917, t. 1 : *Février*, t. 2 : *Octobre*, P. : Aubier-Montaigne, 1970-1976 ; rééd. en un volume, nouvelle préface, P. : Albin Michel (coll. Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité), 1997 ; traductions anglaise, espagnole et italienne.

Des soviets au communisme bureaucratique, P. : Gallimard (coll. Archives), 1980 ; traduction en grec.

1917, L'Occident devant la révolution, Bruxelles : Complexe, 1980.

Cinquante idées qui ébranlent le monde : Dictionnaire de la Glasnost, collectif, en codirection avec Youri Afanassiev, P. : Payot, 1989 ; traduction russe : *50/50. Opyt novogo myslenija*.

Nicolas II, P. : Payot, 1990, rééd. 1991 ; traductions italienne, allemande, russe, anglaise et espagnole.

Les origines de la Perestroïka, P. : Ramsay, 1990.

L'État de toutes les Russies (dir.), P. : La découverte, 1993.

Naissance et effondrement du régime communiste en Russie, P. : Le Livre de Poche (coll. Références-Histoire), 1997.

Russie, peuples et civilisations, avec Marie-Hélène Mandrillon, P. : La Découverte/Poche, 2005.

Nazisme et communisme, collectif, P. : Hachette Litt., 1999.

1917, les hommes de la révolution, témoignages et documents, P. : Omnibus, 2011.

Les Russes, l'esprit d'un peuple, P. : Tallandier, 2017.

Ainsi que :

« Y a-t-il trop de démocratie en URSS ? », *Annales ESC*, 4, 1985.

« Le film, une contre-analyse de la société ? (cas choisis en Russie) », *Annales ESC*, 1, 1973.

« Le paradoxe du Potemkine », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 30 (3-4), 1989.

« Fictions et réalité au cinéma, une grève dans l'ancienne Russie », *Mélanges Braudel*, t. II, 1973.

« L'idéologie stalinienne au travers d'un film : Tchapaev », *Cinéma et Histoire*, Denoël puis Gallimard, 1973-1993.

« Les camps en URSS, une brèche dans l'information », *Le Monde diplomatique*, janvier 1976.

« URSS, le cinéma dans la cité », i., Marc Ferro et Sheila Fitzpatrick in *Culture et révolution*, P. : EHESS, 1989.

« Le pouvoir soviétique et le cinéma », extrait, *Cinéma et Histoire*, Folio, 1977.